

COMMENT LIRE DES LIVRES QU'ON NE COMPREND PAS

SOMMAIRE

L'escalade en descente

J'ai appris à lire trois fois

Stratégies

Les positions d'attaque

 L'attaque frontale ou la prise de tête

 Accoudé

 Allongé

Promener le livre

Ramener le livre à sa condition d'objet

 Le manipuler

 Le crayonner

 Le photocopier

 L'afficher

L'incorporer par le geste

Espérer le second souffle

Biaiser et le prendre par surprise

Épuiser le texte

 Professer

 Chanter

 Utiliser des accents

L'ESCALADE EN DESCENTE

Il est là sous la main, on l'a soupesé, feuilleté, peut-être reniflé – et posé. Plein de promesses. On en attend, on en a soif. On veut y croire, comme à une aventure amoureuse sur le point de débiter. On s'efforce de rester sourd aux persifflages qui fusent dans la tête et qui disent : « ce livre n'est pas pour toi. Ce livre est trop pour toi. »

Alors on s'attable, et après s'être attardé sur la page titre, avoir consulté le dépôt légal, en expirant un petit coup sec on l'ouvre à la première page. À ce stade la couverture souple et la reliure encollée ne permettent pas au livre de rester ouvert, et il faut le tenir à deux mains. Les techniques de reliure modernes interdisent

aux livres de s'abandonner. Pour qu'il s'étalent, offerts et sur le dos, il faut comme leur briser l'échine, ou installer des dispositifs précaires, qui déconcentrent et énervent.

En général, la première page est à demi-nue, le texte n'en couvre pas toute la surface, qui n'en garde pas moins son aspect de texte. Encadré de son bord blanc, il se présente comme une sorte de plaque rectangulaire, lisse ou grenue selon la tournure d'esprit du lecteur. Pourvu qu'on n'entreprenne pas de le lire, un texte imprimé se donne à voir comme une merveilleuse image, une sorte de tapis monochrome mystérieusement ouvragé. On rêve d'en jouir comme si l'on avait appris à frayer sous la surface des caractères imprimés, dans l'eau où oscillent des infinités de créatures sémantiques.

L'œil se pose sur l'angle supérieur gauche, et parcourt les lignes comme il a appris à le faire, comme un chariot de machine à écrire. Quelque part dans l'esprit du lecteur dont le corps à cet instant se fixe, l'auteur délègue un locuteur. La voix qui s'élève alors n'a pas de timbre et n'appartient à personne. Elle ne bute pas vraiment sur les mots, mais elle se reprend parfois spontanément, elle revient en arrière, tant elle sait qu'elle n'y met pas le ton. Elle cherche la

justesse, sans même savoir si la clé est de sol, de fa ou d'ut. Elle chante comme un enfant en bas-âge. Ces accidents d'intonation sont essentiellement liés à la faible amplitude de sa foulée et à l'imprécision de son pas : elle n'enjambe pas toujours aisément les propositions les plus longues et ne s'arrête pas toujours sur les points. Elle bascule, tel un corps le buste en avant qui ferait de petits moulinets de bras, empiète et s'étale dans la phrase suivante. Elle reprend certaines de ses erreurs, donc, mais pas toutes, car en dépit de toute cette maladresse, elle va très vite — elle précède le lecteur lui-même. Elle s'agite et il n'entend pas.

Car pour lui, au fil des lignes et des allers-et-retours du chariot oculaire, la voix du texte reste un écho lointain et indistinct, séparé. Un gouffre l'en sépare, d'où jaillissent pêle-mêle des fragments de temps et d'images. Il voit passer des fantômes – du temps jadis ou de l'heure qui précède – et des incongruités. Une vieille chanson revient le harceler, il rejoue quelque réplique de sa journée de travail, une démangeaison s'éveille, une tension musculaire persiste. Il a des yeux de neige sale. Le monde et l'Histoire s'interposent. Ici et là, un mot apparaît, nu et net à travers les déchirures de l'écran, alors il tend

l'oreille, mais l'éclair de sens est aussitôt annulé, éloigné. La voix ne dit rien qui vaille, mais si distante et si peu audible soit-elle, elle l'emmène et il ne rompt pas.

C'est au bas de la page qu'il ressent ce petit choc, et le vacillement qui précède immobilité. La voix a buté sur le heurtoir, et s'est tue. La page ne tourne pas. Il a lu, mais il n'a rien compris. Il voulait voir et il n'a rien vu. Oh, il a bien reconnu les grands équilibres de sa langue maternelle, il en a subi le charme un peu hypnotique, et c'est pourquoi il n'a pas refermé le livre. Mais, de ce que vient de dire Maman, il ne reste rien, ou presque.

Il a glissé, il a dégringolé et le voilà en pied de page, comme assis sur le sol après une chute. Il se tâte, estourbi, et jette au-dedans de lui un regard circulaire. Où est-il ? Il essaie de se souvenir par où il est passé, des lieux qu'il a traversés, des visages et des figures qu'il a croisés sur sa route avant l'accident. L'itinéraire, bien sûr, lui a échappé, il est perdu, et ne pourrait pas expliquer le chemin à qui, supposément, voudrait le rejoindre. Il n'a que quelques indices, des images de mots – des mots-vus, certains pour la première fois – ou des images évoquées par les

mots : imprécises, peut-être réduites à une couleur ou un son, mais des images dont il sait avec certitude qu'elles proviennent du texte.

Surtout il s'aperçoit qu'il a très tôt perdu connaissance, que l'impact a peut-être même eu lieu quelque part dans la toute première phrase. Et que dès lors, il a rêvé sous la conduite distante d'une voix se revendiquant de l'auteur, une voix dont la paroi du texte le séparait.

Cette paroi, il doit l'escalader à nouveau (la lecture, c'est de l'escalade en descente, ça pourrait résumer la difficulté), l'examiner en détail, à la recherche de la moindre prise, une racine ou le moindre fil à tirer. La faille la plus mince, la fissure à peine visible. Alors il se fera servile comme l'eau, patient comme la houle, s'aplatira, s'infiltrera, et au fil des passages, imbibera la surface solide du texte jusqu'à la faire éclater.

J'ai appris à lire au moins trois fois. La première, assez communément, j'avais six ans, une institutrice dont le nom ni le visage n'ont laissé la moindre empreinte en ma mémoire, mais un manuel scolaire dont le titre – *Daniel et Valérie* – et les pages gaufrées par la morve de ses allocataires précédents me font un souvenir précis. Ces premières années d'éveil furent merveilleuses, j'ai lu et j'en ai joui sans arrière-pensées. D'abord de ces récits d'aventure stéréotypés, où des enfants – c'est-à-dire des garçons intrépides et des filles peureuses – en vacances déjouent, le plus souvent au fond d'un tunnel, les malversations de quelque marginal désargenté dont le chien de la bande a flairé le premier toute la mauvaiseté aigrie. Mais bien sûr j'ai lu avec le plaisir entier qu'on a à collectionner du vocabulaire, quand on croit encore que le sens est contenu dans les mots comme une liqueur précieuse.

En fait, jusqu'au lycée, j'ai lu comme lit un enfant issu de classes populaires un brin militantes – et comme on lit quand on incarne la deuxième ou troisième génération de lecteurs. Zola, et pas Shakespeare, en somme.

Mais entre temps, je l'ai évoqué ailleurs, je m'étais mis en tête de pratiquer le sport cycliste,

j'avais commencé à disputer des courses chaque dimanche, au départ desquelles mon père me conduisait. Au fil des années, cette histoire a pris les proportions d'un petit délire monacal dans lequel je me voyais comme une sorte d'ouvrier au jarret de suif, un authentique prolétaire aux jambes rasées. J'avais probablement des comptes à rendre à la famille. Bref. C'est en tout cas ce qui m'a servi de motif à plaquer des études supérieures entamées de quelques semaines, et conduit pour dix ans à cette existence vivotante et circassienne qui consistait essentiellement, autant qu'en dépenses physiques effrénées, à ne pas lire.

Un peu avant mes trente ans, brusquement rendu au silence d'une vie plus "normale" où je titubai de long mois dans un champ d'acouphènes, je repris contact avec la lecture. En dix ans je n'avais parcouru que quelques romans et un essai de sociologie, toujours dans l'agacement de me sentir loin du texte, comme tenu à l'écart par une puissance invisible. Et voilà que d'un coup, mon état émotionnel très précaire me rapprochait étrangement des mots, qu'il me conférait une étonnante agilité de vision, m'autorisant à cette sorte de coordination motrice qui permet

de franchir d'un seul geste et sans rien en perdre les phrases les plus longues – comme un sauteur à la perche décrocherait une guirlande sans casser une ampoule – et de retomber sagement et à pieds joints sur le point qui terminait la phrase. Le geste parfait. Je lisais au plus près et comme au-dedans du texte, je m'y fondais littéralement. Je goûtais quelque chose comme la pure abolition de la distance physique. Précisément, c'est à Henry Miller, à ses *Tropiques* et à sa *Trilogie en rose*, que je dois cette première renaissance. Je trouvais à y satisfaire cette étrange béance laissée par la déprivation soudaine d'efforts physiques, qui dispose ou qui appelle à l'hallucination. Je lisais des nuits entières, allongé au côté de la femme qui avait pris le risque de partager ma vie, à noircir des carnets de notes, et à me répéter des phrases à voix haute. C'est l'époque où j'imprimais aussi des citations, en gros et en gras sur des pages A4, que j'affichais un peu partout, sur le frigo, sur les murs des toilettes (j'ai longtemps gardé cette habitude), et jusqu'à la rédaction du magazine pour lequel je travaillais. Ainsi ai-je infligé à mes collègues de *Top Vélo* de joyeux placardages punaisés entre des photos de coureurs boueux, disant « Il errait à travers la vie comme la coque stérile de la lune », interrogeant

« Pourquoi la vie *n'a-t-elle pas lieu* ? » (l'italique était de moi, qui visait à interpeller vraiment mes camarades de travail). Il y eut aussi, si mes souvenirs sont bons, « la nuit soufflait au seuil de la porte comme une vache malade », et « Béatrice, béate cicatrice ». Vous voyez l'ambiance. Une sorte d'imitation de Jésus-Christ en mode cuissard lycra et dérailleurs onze vitesses. Pour peu qu'ils ne rompent pas sur l'instant, ça crée des liens.

Tout n'est pas de Miller, car je ne me suis plus arrêté de lire. Il y eut Faulkner, Malaparte, Rimbaud, tout ce qui était susceptible à la fois de nourrir ma plainte, et de me donner le sentiment de combler ce retard accumulé dans mes années pédalantes.

J'apprenais donc à lire pour la deuxième fois, dans une nouvelle manière d'intensité fiévreuse, et je voyais pour la première fois ce halo lumineux qui palpite parfois autour des mots, et les queues de comète poudreuses, les myriades d'autres mots que chaque mot traîne après lui.

La troisième étape significative dans mon interminable apprentissage de la lecture est aussi la dernière à ce jour. Je crois que je plafonne depuis, et que j'aurais tort de m'y résoudre.

Elle se rapporte à la chance que j'ai eu, vers 35 ans, de remettre les pieds à l'université, d'où je m'étais littéralement enfui quinze ans plus tôt, laissant pour des raisons qui au fond me restent assez obscures basculer ma vie du côté de la fable athlétique. Débarrassé de cet enjeu mystérieux, je me suis enfin abandonné à une disposition ancienne, et laissé subjugué par la clarté, la précision, la modestie, et le savoir qui me paraissait pourtant sans limites, de professeurs de philosophie devenus entre temps, au moins pour certains, plus jeunes que moi. Je les écoutais bouche bée, dévorant aussi des yeux la façon singulière dont ils se colletaient chacun avec cet effort physique intense qu'exige la production d'une parole claire. Évidemment, ils étaient taillés différemment et avaient des styles différents – ils étaient tous calmes – mais ce qui me sautait au visage c'était la coexistence dans la même image d'un discours que je vivais comme un éblouissement, et son soubassement d'énergie à la fois bestiale et domptée. Je repérais dans leurs tics des équivalents de ceux que j'avais pu connaître à vélo. Une façon de se frotter rapidement les yeux entre les pouce et l'index au moment de chercher une formulation précise, pouvait m'évoquer les instants

où, autrefois, je me mouchais ou crachais sur le côté de la route. De toutes petites interruptions, mais d'une nécessité impérieuse, du fil de mon effort. Ça peut sembler stupide, bien sûr, mais je ressentais si intensément quelque chose qui m'évoquait une fermentation organique de la pensée – et parfois l'état de surchauffe induit par le souci de répondre précisément à mes questions déviantes – que je me sentais au bord de l'hallucination, à minima d'un début de malaise visuel, où je me figurais leurs muscles, leur foie, leur cœur. Je les voyais, ces savants, comme cette machine thermique à quoi j'avais si longtemps réduit mon corps, et j'étais troublé qu'une puissance si évidente ne s'accompagnât d'aucune propulsion physique, ou ne soulevât aucun objet lourd. Je le dis très sérieusement. Le langage n'est rien d'autre que la noblesse d'un effort soustrait à la perception ou à l'espace. Moi qui quelques années plus tôt m'étais rendu capable de rouler deux cents kilomètres à vélo avec un fruit et deux biscottes dans l'estomac, j'étais stupéfait par leur condition physique, je les trouvais infatigables. Parlant d'eux à mes vieux amis cyclistes, je disais des choses comme « y en a sous le capot ». J'étais super admiratif.

En tant qu'étudiant, j'ai produit et je leur ai d'abord rendu un certain nombre de devoirs qui m'avaient valu mes premières lectures ardues. Mes intérêts, on l'a compris, tournaient autour de la philosophie du corps, et j'avais mis un orteil à l'eau du côté de chez Bergson, Maine de Biran, Canguilhem ou Foucault, mais il s'était toujours agi d'extraits plus ou moins longs, de chapitres, ou de livres courts.

Puis le thème de mon mémoire de maîtrise se précisant – forcément, je voulais écrire sur le corps pédalant, tenter d'esquisser une phénoménologie de l'effort – la question des lectures préparatoires s'est posée. Je me souviens de l'air embarrassé de mon directeur se passant plusieurs fois la main dans les cheveux, m'annonçant, comme on annonce une maladie mortelle, que, manifestement, je ne pourrais pas échapper à la traversée de la *Phénoménologie de la perception*, de Maurice Merleau-Ponty. « Mais, me dit-il, s'adressant implicitement à mon parcours singulier, c'est un texte assez long, et pas forcément facile. » Je dois dire que je n'ai jamais lu depuis le moindre texte philosophique facile. J'ai acheté le livre un soir en sortant de la rédaction de *Top Vélo*, et je l'ai ramené chez moi, avec l'impression de transporter un petit pavé

radioactif dans mon pochon FNAC. J'avais pris soin de choisir une semaine où je n'avais pas la garde de ma fille, et où je pourrai être seul avec cette chose si grave. J'ai franchi la porte, retiré mes chaussures, je me suis assis sur la moquette, adossé au futon, et j'ai examiné la couverture : fond blanc, Merleau-Ponty en gras, le titre en caractère plus fin et, sur une grosse vignette, un visage que je sais depuis être un autoportrait (de jeunesse) de Dürer. Je me suis immédiatement endormi, sur la moquette.

Après quarante-cinq minutes de sieste, je me suis levé, j'ai posé le livre sur la planche à dessin soutenue de tréteaux qui me faisait bureau, et je suis allé prendre une douche. Après quoi j'ai enfilé un survêtement, et avalé un repas léger. Exactement ce que je prenais avant les critères, ces courses courtes et intenses disputées en début de soirée : trois pommes de terre à l'eau, un filet d'huile d'olive, une tranche de jambon blanc. Et puis je suis allé m'asseoir à mon bureau, j'ai ouvert le livre, et commencé à lire l'Avant-propos. Je ne sais plus si je me suis interrompu au pied de la première ou de la deuxième page. J'étais sonné, Maurice m'avait déjà mis dans les cordes, je n'avais pas la moindre

(ou alors, vraiment la moindre) idée de ce que je venais de lire.

J'ai compris qu'il me faudrait de la patience, et une stratégie. Pour commencer, ne pas prendre trop de coups. Alors je suis allé fouiller dans un des deux placards de l'entrée – j'étais locataire d'un petit appartement et je n'avais pas de place pour mes vélos, mais j'y avais entassé quelques pièces détachées sentimentales, les dernières reliques de ma petite carrière. J'ai trouvé de ce que je cherchais : un prolongateur de cintre, qui sert à allonger ses bras vers l'avant pour être plus aérodynamique lors des courses contre-la-montre. J'ai décollé les deux carrés de mousse, d'un centimètre d'épaisseur dédiés à adoucir le contact des avant-bras au niveau du coude, et je suis retourné m'asseoir à mon bureau.

Là j'ai à nouveau ouvert Merleau-Ponty, et j'ai calé un autre livre sous la page de gauche, sur la-quelle j'ai posé un petit presse-papier cubique, en étain. Très lourd, très dense : une arme. Puis l'ai disposé mes deux appuis-coude de part d'autre de ce livre qui me promettait le combat, et j'ai pris ma tête à deux mains. Derrière ma fenêtre, il faisait nuit. Seul le gyrophare des pom-pier a, un instant, déchiré le noir et le silence.